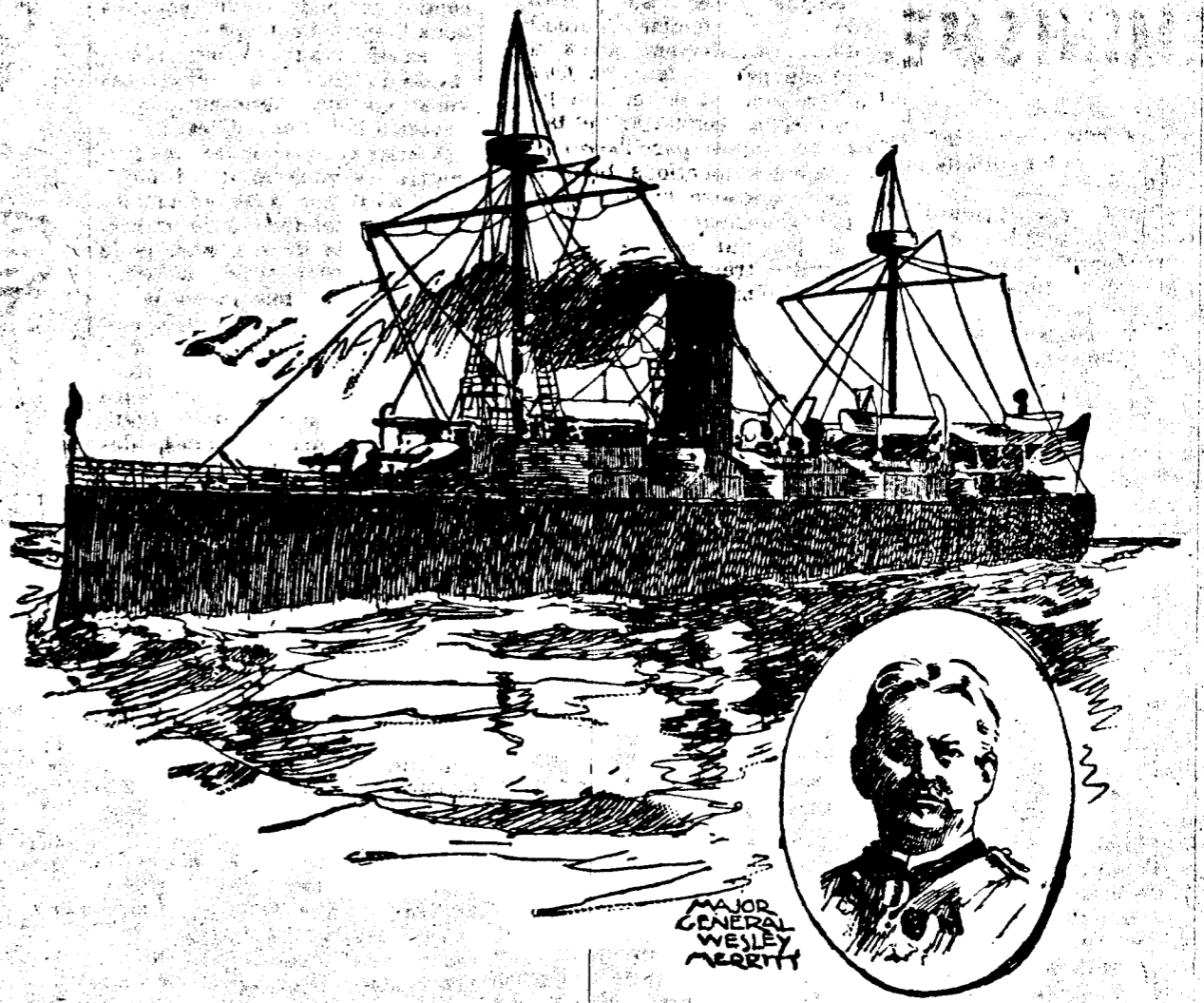


Le monitor MONTEREY.

Le Monterey qui, lui aussi, est allé rejoindre la flotte américaine à Manille, est un garde-côtes en acier. Il porte deux canons de 12 pouces, deux de 10 pouces et six autres moins gros. Il a une vitesse de 13.6 nœuds.



Le croiseur CHARLESTON.

Le croiseur Charleston, qui vient de quitter San Francisco pour rejoindre la flotte de l'Amiral Dewey, a une vitesse de 19 nœuds; et son armement se compose de deux pièces de 8 pouces, de quatre de six pouces et de dix autres de moindre calibre.

LA LEGENDE DU BON LARRON.

I

La foule exigeait une mort vile pour l'imposteur qui se disait roi d'Israël. Elle réclamait le supplice de la croix et l'obit.

Le procureur, déjà mal en cour, n'osa résister. Il sentait derrière la foule les prêtres, et craignait leurs dénégations. On pouvait le signaler comme favorisant un rival de l'empereur; de plus, il ne s'agissait pas d'un citoyen; Pilate céda, et telle fut la joie du peuple qu'il accepta tout d'une voix la responsabilité du supplice.

Il y avait trois patients, deux voleurs et Jésus de Nazareth. La loi voulait que les condamnés portassent eux-mêmes leurs croix jusqu'au lieu de l'exécution; mais Jésus, étant très faible, laissa tomber la sienne fréquemment, et les soldats, pour en finir plus vite, obligèrent un paysan à la charger sur ses épaules. Une troupe de femmes, voyant passer le doux Galiléen, se lamentaient et maudirent les bourreaux.

Dans le ciel morne, les nuages cuirivés se traînent difformes comme des monstres de cauchemar, et plusieurs légionnaires qui accompagnaient le cortège par curiosité, trouvant là un mauvais prétexte, revinrent à Jérusalem. Peu importait aux auxiliaires de l'escorte qui n'avaient pas les dieux de Rome. On marcha dans la poussière de la plaine sèche et ondulée jusqu'à un tertre nu d'où la ville se voyait tout entière.

Ce tertre s'appelait Golgotha. Les trois gibets y furent dressés l'un après l'autre. Les petits vautours fauves, troublés dans leur retraite, décrivirent en l'air de larges cercles, les ailes immobiles, avec un pialement aigu et rare. Ils vivaient nombreux et repus au milieu des débris rejetés hors des murs.

Les deux voleurs étaient pâles, leurs flancs palpitaient d'angoisse, et l'atmosphère étouffante, le poids des croix qu'il leur avait fallu porter, les avaient abattus. Ils demandèrent le breuvage des condamnés. Jésus semblait ne rien voir autour de lui. Ses regards étaient fixés sur Jérusalem, sur la colline où, tout près de l'enceinte, s'élevait l'ancienne Jérusalem, la vieille cité de David, et la maison de ce Calapha qui avait présidé à sa condamnation. Son visage était empreint d'une pitié infinie. Il avait les mains libres, sur ses épaules tombaient ses cheveux roux.

On crucifia d'abord les deux voleurs. Ils étaient étourdis par le vin épique qu'on venait de leur donner et se laissèrent attacher inertes. Jésus songeait toujours. Un soldat lui toucha l'épaule pour l'avertir que son tour arrivait, et celui qui allait mourir leva sa main droite lentement vers Jérusalem.

Les deux suppliciés, que la douleur éveillait, se plaignaient d'une voix sourde. Au loin, le tonnerre grondait, et des souffles chauds venaient du Sud où l'orage montait vers Bethléem.

voleurs pour courtisans. Ils blasphémaient. Le sang battait à leurs tempes. Dans les nœuds du vertige ils fermaient les yeux croyant sentir sous eux la plaine se dérober et s'enfuir. Ils avaient des soubresauts violents. Petit à petit les os de leurs mains se fendaient, leurs pieds gonflés bleuissaient sous la corde qui coïncipait leurs chevilles.

Jésus se taisait, la tête penchée sur la poitrine que soulevaient des soupirs profonds. Ses compagnons le croyant presque mort de peur l'insultaient, et celui de droite lui cria :

— Roi d'Israël, tu es bien fier. Parle donc, et appelle Elie, s'il ne te délivre pas il me déclarera peut-être.

Jésus dit un seul mot :

— Matarieh.

Le voleur frémit un instant et s'écria :

— Parle, oh ! parle encore, ta parole fait fuir la souffrance ! Comment connais-tu Matarieh si loin d'ici, dans les oranges et les sycamores ! ... Parle, car à ta voix mon corps est plus léger, et mon cœur se dilate ! Parle, mes yeux vont pleurer et je tremble, comme j'ai tremblé, comme j'ai pleuré, voilà plus de trente ans, à Matarieh !

Jésus dit :

— Parle, mon fils, parler soulage et console.

Le voleur reprit :

— Qui es-tu ? Près de toi je me sens fort et j'oublie la douleur. Qui es-tu ? Jamais je n'ai entendu ta voix et pourtant elle réveille en moi un écho tendre et lointain. ... et ces souvenirs, ces échos je les retrouve dans le seul nom de Matarieh. Il rafraîchit mon front brûlant et ma langue desséchée. ... je ne sais comment l'expliquer cela, je me sens meilleur, une grande paix se répand en moi. ...

Jésus dit :

— Souviens-toi.

— Je me souviens. ... Je me souviens.

J'étais jeune et j'avais déjà tué. On me cherchait. Je rejoignais une bande de pillards dans le désert, près des fontaines de Moïse. J'avais faim et soif, ils me recueillirent. Depuis Bersabée, je marchais. La mort marchait à mes côtés. Pour payer leur hospitalité, je m'engageai à les aider dans leurs entreprises. J'étais hardi, un jour j'étranglai le chef et je le remplaçai. Comme une troupe de bêtes immondes, nous parcourrions les plaines des confins d'Egypte, massacrant les faibles, les isolés, dormant sous le ciel clair et remplissant nos outres aux sources qui font vivre les dattiers. C'est une époque lointaine. Hérodote régnait déjà en Judée. Tu n'as pas dû connaître ce temps là.

Jésus dit :

— Hérodote me craignait.

— Il te craignait ! ... Tu n'étais pas né peut-être. Hérodote était fort, tu n'as pu l'effrayer, tu es pauvre. ... et cependant tu es effrayant. ... effrayant et si doux ! Tu es pauvre et une majesté formidable t'environne ; tu es pauvre et une puissance sur naturelle se dégage de toi, une splendeur de gloire entoure ton front. ... Qui es-tu ? Es-tu roi ?

Jésus dit :

— Mon royaume n'est pas de ce monde.

— Parle encore, je me sens revivre. Quelque chose en moi s'épanouit comme jadis à Matarieh. Ce jour-là je pleurai. ...

il était si beau et si frère. ... on eût dit un Dieu !

Jésus dit :

— Courage, Disma.

— Disma ! Tu sais mon nom ! Qui es-tu ? Les éclairs illuminent ta face, la nature entière semble souffrir de ton supplice, tu me parais gigantesque et terrible. ... et pourtant tu me rappelles l'enfant de Matarieh. Je le vois encore dormant sur sa mère, dans un des bras du sphinx.

Jésus dit :

— Cette nuit-là, le sphinx a pleuré.

— Quoi, tu sais ! ... tu sais le prodige ! Moins seul j'avais vu. O nuit d'effroi et nuit bienfaisante ! ... Depuis le matin nous errions, nous nous approchions du lac et des bois de dattiers, mourant de faiblesse. Nous désirions et nous redoutions surtout la rencontre des caravanes, car nous étions connus, haïs, et trop épuisés pour combattre. Le soir, nous aperçûmes des ombres qui se hâtaient vers Matarieh. Il y avait un homme, traînant un âne par la bride, et sur l'âne une femme étroitement enveloppée. Chose étrange ! Le vaste soleil descendait derrière le Nil avec un flamboiment inaccoutumé, et les voyageurs semblaient marcher dans de l'or et dans du sang. Ils s'arrêtèrent au pied du petit sphinx qui garde les fontaines. La nuit tombait. Nous étions arrivés près d'eux en rampant et nous les épions. L'homme entrava son âne, fit du feu et se coucha sur la terre, la femme s'étendit dans un des bras du sphinx. Il ne se gardait pas, on eût dit à leur calme qu'ils méprisaient toute précaution. Ils étaient restés sur la lisière du village, à l'extrémité des jardins d'orangers, comme des gens trop misérables pour se payer un gîte, trop fiévreux pour qu'un âne. Leurs vêtements décolorés et poudreux disaient les nuits sans toits et les marches sans repos. Non loin d'eux, les feux de Matarieh paraissaient les convier ; ils n'y faisaient point attention, et nous, considérant ces gens si pauvres et si grands, cette femme que n'effrayait ni la solitude ni l'horreur nocturne du désert, cette sérénité plus qu'humaine, nous répétions :

— « Quels sont ceux-là et quelle force les soutient ?

— « Une à une les étoiles s'allumèrent. La lune brilla. Ses rayons pâles éclairaient la face de la statue ; elle nous parut transfigurée, et une grande crainte nous envahit. Nous crûmes distinguer comme un rayonnement lumineux émanant de la femme et flottant, léger autour d'elle ; son visage en était baigné. C'était une laueur douce et contenue mais par son mystère même, elle effrayait plus qu'un prodige éblouissant.

« Cependant nous avions faim. Le bû de l'âne devait porter les provisions de route, et il avait été déposé sur le sable, près de nous. Quand s'éteignit le feu du campement, nous nous précipitâmes en hurlant. ... l'homme se redressa et la femme, écartant son manteau, nous montra un tout petit enfant qui dormait. ... un tout petit enfant nu. ... je le vois en te regardant ! ... Parle, dis-moi, toi qui m'épouvantes et me soulages, pourquoi je le sens encore tout près de moi ! De même qu'aujourd'hui mon corps oublie la souffrance, de même alors la faim, la misère, tout fut oublié. Je me prosternai.

« La femme s'avancit vers nous. ... elle nous présentait l'enfant. Il ouvrit les bras sur celle qui le portait et j'ai baisé ses pieds à l'endroit même où le clou s'enfonçait dans les tiens. ... La fraîcheur du matin m'éveilla. Mes compagnons s'étaient enfuis ; le petit enfant avait disparu, un vol de colombes s'éleva des dattiers avec un grand bruit d'ailes et s'égrena dans la brume du levant ; deux larmes coulaient des yeux du sphinx. Depuis ce temps, les soleils d'été ont trente fois au moins brûlé mon corps, plus de trente fois j'ai vu au loin la neige couvrir la montagne, et je suis resté seul avec un souvenir. Durant les nuits chaudes, quand je m'endormais dans le silence farouche du désert, combien de fois n'est-il pas revenu charmer mes rêves, le petit enfant de Matarieh ! J'ai vécu trente ans de la charité des hommes, objet de pitié ou de raillerie, traversant les villages vers le temps des récoltes, et cherchant ma nourriture au milieu des débris rejetés hors des maisons.

« Enfin, des gens m'ont pris, accusé, condamné pour je ne sais quel vol. Plusieurs ont attesté que, jadis, j'avais fait partie d'une bande de malfaiteurs. Cela suffit à me perdre. Je désignai de me défendre, attiré vers la mort par une force invincible ; mais quand la cohorte m'eût amené jusqu'ici, quand je me suis trouvé sur cette croix, il m'a semblé que cette force qui me soutenait se retirait de moi. ... Je me suis révolté contre la souffrance, et soudain ta voix a retenti, et soudain ta voix a suffi à me perdre. Je dédaignai de me défendre, attiré vers la mort par une force invincible ; mais quand la cohorte m'eût amené jusqu'ici, quand je me suis trouvé sur cette croix, il m'a semblé que cette force qui me soutenait se retirait de moi. ... Je me suis révolté contre la souffrance, et soudain ta voix a retenti, et soudain ta voix a suffi à me perdre. Je dédaignai de me défendre, attiré vers la mort par une force invincible ; mais quand la cohorte m'eût amené jusqu'ici, quand je me suis trouvé sur cette croix, il m'a semblé que cette force qui me soutenait se retirait de moi. ...

« Quand l'ombre des montagnes s'allongea sur la plaine, quand au déclin du jour s'élevaient des bruits mystérieux comme des murmurs, quand les oiseaux, fatigués, s'abattaient au bord des sources, et qu'un frisson courait la cime des dattiers, ce frisson c'était son soupire, ces voix mystérieuses son appel, cette ombre sa majesté, et moi, faible et seul, je frappais le sable de mon front en criant :

— Reviens, reviens, petit enfant de Matarieh. ...

La nuit tomba, non la nuit seraine et resplendissante, mais des ténèbres soudaines qui s'épaissirent sur la Judée comme une menace du ciel contre la terre.

Un perroquet malfaisant.

Il existe un perroquet qu'on appelle le kea, un scientifiquement le "nestor notabilis", lequel s'est fait connaître en Nouvelle-Irlande depuis plusieurs années par les ravages qu'il exerce dans les troupeaux.

Ce perroquet se perche sur le dos des moutons et, arrachant leur toison dans la région lombaire, il leur déchire ensuite la peau et s'empare de la graisse délicate qui entoure les reins pour s'en nourrir ! Cette habitude d'origine récente a pris cependant un tel développement que les éleveurs ont dû mettre à prix la tête du kea pour en favoriser la destruction.

Les menteurs

Voici ce qu'on a pu lire dans les journaux français, il y a quelque temps. Quelque part en province, une femme d'humble condition se présente chez un commissaire de police. Elle veut lui faire une confidence importante et grave. Admise en sa présence, elle s'accuse des crimes les plus abominables.

Trois fois mère, s'il faut l'en croire, elle a successivement mis à mort ses enfants. Rien ne manque à son récit, ni la description de ces forfaits, ni le luxe des détails. Arrêtée, objet d'une instruction judiciaire, elle est avant tout soumise à un examen médical. Et voilà que de cet examen résulte la preuve que, l'eût-elle voulu, elle n'aurait pu commettre le crime dont elle s'est accusée. Ce n'est qu'une menteuse, victime de son mensonge.

Il y a quelques années, j'ai connu, nous écrivait, un autre fait du même genre. Cette fois, c'était une institutrice. J'eus communication d'une lettre d'elle, dans laquelle, avec une exaltation qui témoignait de son ardent désir de dire la vérité, elle confessait de nombreux rendez-vous d'amour et un accoutché clandestin à la campagne, avec la complicité d'un vieux prêtre, son oncle.

Ce fut ce dernier trait qui permit d'opposer à ses dires un formel démenti. Elle n'avait pas d'oncle dans le clergé, pas plus d'oncle que d'aussi atroces mœurs sur la conscience. Il fut établi qu'elle était pure de corps, aussi pure qu'un lis. Là encore, les excès d'imagination avaient engendré le mensonge.

Je pourrais citer divers faits analogues, les uns touchant au tragique, les autres simplement plaisants, tendant tous à prouver cette disposition au mensonge, si souvent observée chez la femme et chez l'enfant.

Un peu partout, l'homme est menteur. Il l'est plus ou moins. C'est une affaire de latitude et d'un fait constaté d'atavisme. Le besoin de mentir est inhérent surtout aux races méridionales. Plus elles vivent près du soleil et plus ce besoin est puissant en elles. L'Arabe est plus menteur que l'Européen et le nègre plus menteur que l'Arabe. Par un phénomène bizarre, les races slaves partagent ce triste privilège. Mais, c'est surtout chez la femme et l'enfant, sous quelque climat qu'ils vivent, que le goût du mensonge se manifeste. Pour la femme, je viens d'en mettre deux exemples sous les yeux du lecteur. Mais que d'autres on découvrirait si les médecins et les confesseurs pouvaient parler, les médecins surtout, car le mensonge chez la femme constitue un cas pathologique.

Le plus souvent, quand elle ment, c'est pour rien, sans nécessité, sans le vouloir, sans le savoir. Tantôt volontairement, tantôt contre son gré, elle raconte comme vus par elle des choses inventées de toutes pièces dans son cerveau malade. Elle sait y donner toutes les apparences de la réalité, poussant le mensonge jusqu'à se mettre en scène, et s'attribuer, comme dans le cas que je viens de rappeler, quelque rôle infâme qu'elle n'a d'ailleurs jamais tenu. Son mensonge est alors la conséquence malade de son état

mental. Il peut être aussi le résultat d'une perversité caractérisée. Du reste, maladie ou perversité, c'est un besoin qui l'impose à elle, qu'elle subit et qu'elle exprime.

Un écrivain qui, dans ses livres, a étudié le mensonge avec ses divers aspects, Alphonse Daudet, vient de terminer, en collaboration avec M. Léon Hennique, une comédie où il s'en est de nouveau servi comme d'un élément d'action puissamment dramatique. Les auteurs ont carrément intitulé leur pièce : la Menteuse, pour bien établir quel grave problème ils avaient osé aborder. Lorsque, dans quelques semaines, elle sera représentée au Gymnase, ce sera une actualité, car si le mensonge est de tous les temps, jamais les physiologistes ne s'en étaient autant occupés qu'aujourd'hui.

La question s'est également imposée aux législateurs, notamment en ce qui touche les enfants. Il a été reconnu, en effet, que s'ils sont des artisans de mensonge, ils devenaient plus spécialement dangereux lorsqu'ils étaient appelés à déposer en justice, leurs dépositions, encore qu'on ne leur fit pas prêter serment, impressionnant toujours les magistrats et les jurés.

Un jour, à la suite de divers faits plus ou moins retentissants, on dut constater que, le plus souvent, leurs dires étaient le contraire de la vérité. Le savant professeur Brouardel a écrit, voici dix ans, un rapport sur ce grave sujet. Il y démontrait avec preuves à l'appui, le périsse des témoignages d'enfants, et c'est depuis, que les tribunaux ne les acceptent plus que sous les réserves les plus expresses.

Je me souviens du reste d'un article dans lequel je m'attachais à mettre en relief ce très grave péril, une lettre d'un vénérable ecclésiastique dans laquelle il m'avouait avoir, au cours d'une carrière sacerdotale déjà longue constaté jusqu'à huit fois, par des aveux reçus au confessionnal, que des fausses dépositions d'enfants avaient fait condamner ou traduire en justice des innocents. On reconnaît que voilà des mensonges singulièrement pernicieux contre lesquels on a eu raison de mettre les juges en garde.

Il est heureusement de plus insuffisant. Ce sont ceux des Tartarins méridionaux. Ceux là, du moins, ont l'excuse de la bonne foi. Ils subissent un mirage et ne croient pas mentir. Lorsque Tartarin raconte ses prétendues prouesses, il ne les invente pas à ses sens propre du mot, il les voit, se les rappelle ; il y croit. Peut-être, mentait-il, lorsqu'il se les est attribuées pour la première fois. Mais, après le premier récit qu'il en a fait, elles se sont confondues à ses yeux avec la réalité. Entre ce qui est arrivé réellement et ce qu'il croit être arrivé, il ne distingue plus.

Je sais une ville du Midi où les membres du principal cercle sont convaincus qu'en 1870, pendant la guerre, ils ont fortifié et armé de mitrailleuses la maison dans laquelle ce cercle est établi, en vue d'un siège à soutenir contre les Allemands. Ne leur dites pas non, ils vous répondraient en vous citant les usines où les mitrailleuses avaient été fabriquées.

Un habitant de la même ville, venu dernièrement à Paris, avait rendu rendez-vous à quelques amis dans un grand café du boulevard. Ils y vinrent tous pour lui serrer la main à son passage. Le soir, il le racontait en ces termes :

— Ils sont venus par bandes. J'ai dû payer plus de cinq cents absinthies. Du reste, dans le café, il n'y avait plus de verres ! Je vous épargne l'accent, que je ne saurais d'ailleurs imiter ici. Mais, sous quelque accent que ces choses soient dites, ce qu'il y a de plus piquant, c'est que celui qui les dit n'en doute pas. En passant par sa bouche, elles deviennent authentiques. C'était aussi le cas des femmes dont j'ai parlé en commençant. Si c'est le soleil qui allume à ce degré les imaginations, il faut avouer que c'est lui le plus grand coupable.

LES BALLEs DUM-DUM.

A propos de l'emploi, par les Anglais, des balles dum-dum, on a rappelé que, pendant la guerre de 1870, les Allemands avaient fait usage de "balles explosives". Cet emploi fut nié à plusieurs reprises, bien que plusieurs officiers français en aient vu éclater sur des arbres.

La guerre terminée, l'état-major prussien a parfaitement avoué que l'on s'était servi contre nous de balles explosives. Et le général Witzleber, a donné, en effet, dans un ouvrage sur la guerre de 1870, les détails suivants : Page 268 : « Les sous-officiers reçoivent en tout trente cartouches et, de plus, trois à cinq cartouches explosives. Le caisson de munitions d'un bataillon de chasseurs contient 7,360 cartouches ordinaires et 480 à balles explosives ». Page 271 : « Le caisson de munitions modèle 1860 contient 910 cartouches ordinaires et 810 balles explosives. » C'est bien clair.

LES MORTS.

AD LUCERN.

L'autre monde, ô mon âme, C'est l'obscur l'inconnu, D'où jamais n'est venue, Ou mort, n'est revenue.

C'est le doute, un peut-être Dans l'immortalité, Que nul ne peut connaître Et voir dans la clarté.

C'est le mystère et l'ombre Compagnon au trépas, Où le savoir voit sombre Dans un jour obscur.

Et devant qui nous sommes, En nos mille divers, Des ignorances des hommes, Des riens dans l'autre.

Dependant, ô mon âme, Qu'ce qu'on nous amène, Etant à nos de l'autre, Dans un jour obscur.

Un feu follet peut-être, Etant et dormant, Sans substance et sans être, Qu'étais un peu de vert.

Dependant, ô mon âme, Qu'ce qu'on nous amène, Etant à nos de l'autre, Dans un jour obscur.